

Arnaud BERTINET, *Les musées de Napoléon III. Une institution pour les arts (1849-1872)*. Paris, Mare & Martin Arts, 2015. 1 vol. broché, 677 p., 106 fig. et 23 annexes. Prix : 49 €. ISBN 979-10-92054-32-3.

Arnaud Bertinet est maître de Conférences en Histoire du Patrimoine et Archives visuelles à l'Université Paris-1 Panthéon-Sorbonne. Il publie sa thèse de doctorat, défendue en 2011, qui traite, fondamentalement, de l'institutionnalisation des musées au sein de la société française durant le règne de Napoléon III. L'ouvrage s'articule en trois parties, la première consacrée aux musées impériaux, la deuxième aux nouveaux enjeux, nouveaux musées, la troisième à la profusion des collections de province. Le lecteur adhèrera sans réticence aux thèses de l'auteur, qui démontre le rôle fondamental joué par Napoléon III dans la création des institutions françaises contemporaines, dans la capitale comme en province, et dans « la professionnalisation du musée » et « la transformation du métier de conservateur – de moins en moins artiste amateur et de plus en plus historien de l'art ». A. Bertinet a dépouillé des mètres courants d'archives inédites, ce qui lui a permis de peser à leur juste valeur le rôle de personnages-clé comme Philippe-Auguste Jeanron, nommé au Louvre dès la Deuxième République, ou comme Alfred-Emilien de Nieuwerkerke, qui aura la mainmise sur les grandes institutions tout le long du Second Empire. Un incontournable. L'auteur ne tombe jamais dans l'anecdote, alors qu'il ne manquait pas de pièges, comme les rôles joués par Hortense Cornu ou Mathilde Bonaparte, maîtresses des salons les plus courus. Tout au long de l'ouvrage, A. Bertinet montre comment le musée devient « le symbole d'une volonté publique d'édification du plus grand nombre », en même temps que le patrimoine national devient un bien public. Par ailleurs, le Musée des Antiquités Nationales de Saint-Germain-en-Laye, qui ouvre ses portes en 1867, propose une origine celte et gallo-romaine pour *tous* les Français : la naissance de « nos ancêtres les Gaulois ». Certaines parties de l'ouvrage nous plongent, grâce à la recherche très documentée de l'auteur, dans un quotidien haletant, où les événements souvent se précipitent, l'époque contemporaine n'ayant manifestement pas l'exclusivité du phénomène ! Ainsi découvrira-t-on les « manœuvres » autour de l'achat de la collection de Giovanni Pietro Campana – voir aussi S. Sarti, *The Campana Collection at the Royal Museum of Art and History (Brussels)*. Bruxelles, 2012 –, entreposée dans un premier temps au Palais de l'Industrie. L'auteur explique aussi pourquoi, finalement, elles intègreront le Louvre, alors qu'il était question de « faire de ces collections un lieu de référence pour fournir des modèles aux artisans des arts appliqués » (rappelons que les Musées royaux d'Art et d'Histoire de Bruxelles ont porté de 1889 à 1912 le nom de Musées royaux des Arts décoratifs et industriels). La partie la plus intéressante, parce que, et malheureusement, elle semblera d'une brûlante actualité, est sans doute celle consacrée à l'évacuation des collections de peintures du Louvre, dans le cadre de l'effondrement du Second Empire. Il s'agit bien de « la première mise en sécurité des collections publiques d'un état ». La guerre franco-prussienne en constitue le cadre bien entendu, mais il ne fait aucun doute que c'est plutôt durant la Commune que les conservateurs se sont félicités de cette entreprise. L'auteur met en exergue le rôle de Both de Tauzia, qui accompagne à l'Arsenal militaire de Brest les premières caisses fin août 1870, et qui y surveillera durant un an les 75 caisses, renfermant 293 tableaux, qui furent envoyées

là-bas. Tout ce qui était précieux fut emballé, mais 122 caisses restèrent cependant au Louvre, dans les sous-sols. Le tableau le plus précieux du Louvre : non, pas la *Joconde* de Leonardo, mais *La Belle Jardinière* de Raphaël. *De gustibus...* A. Bertinet rend *in fine* hommage aussi à Barbet de Jouy, conservateur héroïque du Louvre durant la Commune. Il avait déjà été opposant farouche de la « Commission artistique pour la sauvegarde des musées nationaux », menée par l'artiste Gustave Courbet, qui en 1870, annihilant en quelque sorte « l'œuvre » du Second Empire, « prévoit la mainmise des artistes sur les musées, [soit] le retour des artistes au musée dans une optique corporatiste ». Comme le note A. Bertinet, « Courbet ne pense pas le musée comme un lieu d'éducation et d'appréhension du passé pour la Nation et le plus grand nombre », soulignant ainsi ce qu'il pense avoir été l'apport majeur des « musées de Napoléon III », et nous admettons qu'il nous a convaincu.

Eugène WARMENBOL

Mogens Herman HANSEN, *Political Obligation in Ancient Greece and in the Modern World*. Copenhague, Det Kongelige Danske Videnskabernes Selskab, 2015. 1 vol. broché, 15 x 23 cm, 75 p. (SCIENTIA DANICA. SERIES H, HUMANISTICA, 8. Vol. 10). Prix : DKK 80. ISBN 978-87-7304-391-2.

Existe-t-il une obligation de se conformer aux lois et institutions politiques de l'État ? La question, débattue depuis l'Antiquité par les philosophes politiques, impose de distinguer le devoir, imposé par autorité, et l'obligation, qui est d'ordre moral. Dans cet ouvrage, M. H. Hansen passe en revue les diverses justifications de l'obligation politique : le contrat social, consentement tacite des membres d'une société, le serment de loyauté, reconnaissance explicite de l'obligation politique imposée aux citoyens d'une démocratie, ou enfin des sentiments de gratitude, d'appartenance et d'équité à l'égard d'un État. Il compare les sociétés modernes, le Siècle des Lumières et la seconde moitié du XX^e siècle, aux cités-états de la Grèce antique. Il s'intéresse plus largement aux divers serments prêtés par les citoyens de cités grecques, aux serments de loyauté à la cité, aux serments de loyauté-hostilité en cas de guerre civile, aux serments de réconciliation après une guerre civile, mais aussi aux arguments de Socrate, qui n'a probablement prêté aucun serment, mais respecte et accepte sa condamnation par Athènes.

Véronique VAN DRIESSCHE

Élisabeth GAVOILLE & François GUILLAUMONT (Ed.), *Conseiller, diriger par lettre*. Tours, Presses universitaires François-Rabelais, 2017. 1 vol., 584 p. (PERSPECTIVES LITTÉRAIRES). Prix : 22 €. ISBN 978-2-86906-424-9.

This book contains 31 contributions from the ninth international conference on *l'Épistolaire antique et prolongements européens* (Tours, 2015) devoted to how to advise and to guide by letter. The purpose of such letters is to influence the thoughts, ideas, actions or attitudes of the addressee. The book is thoroughly interdisciplinary, combining literary, linguistic, philosophical approaches and discussing letters that range from Antiquity to the twentieth century. In an introductory chapter the editors